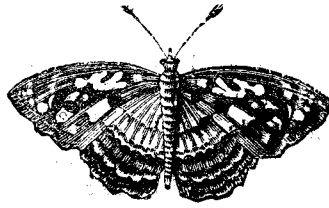


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabine littéraire, quai de la Balaine

LE PAPILLON,



JOURNAL DES THEATRES.

GRAND-THEATRE.

ROBERT-HEIMANN. — RAIMBAUT-DERANCOURT. — BERTRAM-GUSTAVE BLÈS. — M. ALPHONSE KIME.

Robert-le-Diable a reparu. C'est comme un grand tableau dont l'œil ne peut au premier aspect embrasser tout l'ensemble, tous les détails. Il faut y revenir, le revoir et le revoir encore! Quel ouvrage musical que *Robert!* que de puissance! que de génie! Il faut l'entendre et l'entendre encore; il faut suivre cette instrumentation, ce poème de l'orchestre si compliqué, si admirable dans toutes ses parties. *Robert*, c'est un chaos de beautés à la première audition... Il faut que l'oreille se fasse à tant de délicieuses mélodies, à tant d'effets et de contrastes. Il faut qu'elle les distingue, qu'elle les prenne une à une pour les goûter et les apprécier. A chaque représentation de *Robert*, c'est une nouvelle surprise, une nouvelle découverte, une nouvelle beauté! M. Heimann s'était chargé de nous rendre *Robert*; on l'attendait là. Applaudi d'abord avec entrainement dans son air : *L'or est une chimère*, qu'il a chanté avec beaucoup de goût, M. Heimann n'a pu soutenir jusqu'à la fin, avec un égal bonheur, l'importance de ce rôle plein de difficultés. Il a laissé à désirer plus de puissance dans ses moyens, plus de dignité dans son jeu. La scène du quatrième acte n'a pas produit autant d'effet que de coutume. Le morceau des *Chevaliers de la patrie* écrit pour la seule voix de Nourrit, ne trouve pas dans M. Heimann un interprète plus heureux que ne l'était

M. Derancourt. M. Heimann se distingue par un fausset plein de grâce et de souplesse, et par la manière dont il fait la cadence. M. Derancourt a chanté avec beaucoup de talent et de bonheur le rôle de Raimbaut; aussi la romance : *Jadis régnait en Normandie* et le duo *l'honnête homme, le galant homme*, lui ont-ils valu de nombreux et légitimes applaudissemens. Il y avait ce soir-là, une des plus belles réunions que nous ayons vue à *Robert-le-Diable*. M. Gustave Blès, dont les belles notes basses produisent toujours un étonnement nouveau, nous semble, à travers le talent qu'il a déployé dans son rôle, avoir mal compris quelques-unes de ses parties. Nous les lui signalerons, en lui laissant le soin de vérifier la justesse de nos observations. Nous pensons qu'il donne à ce vers adressé à son fils :

Tu ne sauras jamais à quel excès je t'aime,

une expression méphistophélique contraire à la passion qui l'anime, la tendresse pour son enfant. Son caractère de père se trouve du reste tout entier révélé dans son air du cinquième acte : *Mon fils, mon cher fils!*... La manière dont il est grîmé a aussi quelque chose de trop hideux. Bertram est un être à part, sombre, pâle, railleur, il y a du démon chez lui, mais c'est dans le cœur plutôt que dans la figure. Car Bertram a séduit la mère de Robert, Bertram a été aimé. Il faut que tout cela soit justifié par d'autres dehors, d'autres sourcils que ceux que M. Gustave Blès s'est donné. Alice en le voyant ne dit pas *quel est cet horri-*

ble personnage, mais bien quel est ce sombre personnage. M. Gustave Blès a, selon nous, outrepassé la pensée de Meyerbeer. Bertram est passionné pour Robert, son cher fils; railleur vis-à-vis de la fortune, de Raimbaut et de tous les sentimens tendres, l'amour et l'amitié. Bertram n'est plus que père. Il doit être terrible, satanique avec Alice, car il y a lutte alors entre lui, le génie du mal, et Alice, le génie du bien.

M^{mes} Derancourt et Bibre ont été ce qu'elles sont toujours, d'excellentes cantatrices. Nous recommandons seulement à M^{me} Bibre, de ne pas avoir aussi souvent les yeux sur le chef d'orchestre. Ses yeux sont assez beaux pour que nous soyons jaloux des regards qu'elle accorde seulement à M. Crémont.

— Voici maintenant une bonne fortune pour le petit théâtre en particulier, et pour le public en général; voici M. Alphonse Kime, comique plein de naturel et de vérité, gai sans charge et sans contorsion. Son premier début a été un succès qui se continuera à chacune de ses représentations. La manière dont il a joué *l'Homme qui bat sa femme* et *le Conscrit* surtout, nous donne une haute idée de son talent. Il y a chez cet artiste quelque chose d'Odry, mais il est lui avant tout, acteur cherchant la nature. Nous l'avons applaudi avec tout le public, et nous avons encore bien d'autres applaudissemens à lui donner.

Nous parlerons plus tard de M^{lle} Pélagie qui a grandi de toutes manières, de M^{lle} Augustine que nous voulons entendre encore avant de la juger, et de M. Cachardy qui par sa figure et sa tenue, nous semble appelé à l'emploi qu'il occupe, celui d'amoureux.

L. B.

LE CONCERT ANGLAIS.

On accuse les anglais de froideur, d'indifférence, d'apathie; je trouve que c'est à tort. Personne ne comprend mieux ses plaisirs, ses amours et le moyen d'abrèger les peines dans ce monde. On ne pourra me citer rien de plus poétique que l'action que vient de faire lord K**, le mois dernier, à Londres. C'était le plus grand mélomane des trois royaumes. Il réunissait, une fois par semaine, tout ce que Londres renferme de musiciens, de chanteurs et de compositeurs distingués. Un soir il annonça un concert extraordinaire, et fit de plus nombreuses invitations que de coutume. L'orchestre aussi était doublé, et les chanteurs arrivaient en foule.

On commença par le fameux *Stabal*, suivi des morceaux les plus brillants de la messe de mort de Lesueur.

Bientôt un coup de feu retentit et troubla toute l'assemblée qui se leva en tumulte. Un domestique accourut en s'écriant : Mylord s'est brûlé la cervelle.

En effet, on le trouva étendu et sans vie sur le divan d'un élégant boudoir. Sur la cheminée était un écrit conçu en ces termes : « Je m'ennuie de la vie, et j'adore la musique; je veux mourir en entendant des chants et des instrumens; je veux que l'harmonie la plus douce accompagne mon dernier soupir; cela vaut mieux que de finir dans l'enfance, accablé d'infirmités et à charge à tout le monde. J'ai ordonné aux musiciens d'exécuter un *Requiem* après qu'ils auraient entendu un coup de pistolet : c'est ma mort qu'ils annoncent.

Ce n'est pas un Français qui saurait mourir ainsi.

De l'Art dramatique au 19^e siècle.

Un siècle plutôt un pareil titre seul eût été hérésie. On l'eût attaqué d'autant plus qu'on l'aurait moins compris; mais aujourd'hui les choses en sont venues à un bon point. Chacune d'elles a été analysée, chaque préjugé est tombé devant un raisonnement, et ainsi hommes et choses se sont trouvés placés à leur véritable hauteur, avec leur véritable nom : J'ai dit, art dramatique.

Dieu garde, cependant, que nous soyons prodigue de ce mot si souvent prostitué. Certes nous ne voulons pas nous aussi selon la spirituelle expression de Beauvoir, le jeter comme chose misérable et de vil prix, à la tête du premier qui portera la saillante royale ou le gilet à la Marat. Plus qu'un autre nous attachons à ce nom d'artiste une sublime pensée, et c'est pour cela même que nous l'avons placé au front de l'acteur comme une noble couronne, mais qui lui appartenait. Ceci fera rire les uns, effrayera les traîtres du progrès, étonnera les autres. Qu'importe? Nous avons notre but, notre idée, marchons : aux premiers nous dirons : vous ne comprendriez pas, car vous ne voulez pas nous comprendre; aux derniers, aux hommes de bonne foi : voici notre conviction jugez.

Chaque homme vit sa vie : puis meurt, et c'est nécessité; car l'âge a épuisé en lui toute sève, toute verdure, car surtout de noble et généreux qu'il était le vieux forçat s'est corrompu dans son baigne, il est devenu hideux à faire peur, au frottement de tous ces vices qui se sont attachés à lui ainsi qu'une plaie. Il meurt et il est remplacé par un autre jeune comme il fut long-temps, pur comme il fut un moment. Ainsi un siècle vieilli devrait mourir aussi pour qu'un autre recommençât avec ses infirmités de moins; mais les âges se succèdent entr'eux sans interruption, aussi le siècle suivant participe-t-il de la décadence des premiers, n'apportant avec lui que de nouveaux besoins. Cependant entravé, embarrassé, il marche; mais vient le temps où ne pouvant plus avancer accablé qu'il est sous le poids, il s'agite au pressentiment

d'une grande catastrophe, et la crise arrive : celle-ci politique, celle-là littéraire, mais ayant toujours un même but grand comme la main de Dieu, puisqu'ainsi que lui il remue des mondes : la régénération. Et voilà pourquoi le 19^{me} siècle sonnait, j'ai dit que l'acteur était artiste, parce qu'avec l'auteur il doit régénérer. Qu'ainsi que l'a dit Dumas, ils prennent et se partagent, c'est une gloire de famille.

Et vainement ceux qui sont bien aise d'avoir leurs castes de Parias à fouler aux pieds, crieront-ils au paradoxe. Dans notre siècle positif ceci peut se prouver mathématiquement. Délayez *Antony* en deux in-8° ; puis, de grâce, daignez me dire combien l'auteur en aura lu ? Quelques jeunes gens, quelques amis du progrès, voilà tout, et Dieu sait si c'est là le grand nombre. Ainsi une œuvre admirable ne sera connue que de quelques-uns, ainsi de grands et magnifiques enseignemens ne seront appris que de ceux mêmes qui en avaient le moins besoin. Et la foule ? la foule ignorante, arriérée ? Oh ! certes ce ne sera pas elle qui ira chercher *Antony*, roman ou drame, aux magasins de Ladvocat ou de Gosselin, mais vienne l'affiche de la porte Saint-Martin, avec ces noms fameux devenus le drame personnifié, et tous, jeunes ou vieux, bourgeois ou peuple, iront frémir devant Bocage, pleurer devant madame Dorval.

Cette importance de l'acteur dans notre société actuelle, bien démontrée, son devoir se résume en peu de mots : s'élever à la hauteur de son œuvre, rendre à l'art ce que l'art lui a donné, puissance pour puissance, grandeur pour grandeur. Et aussitôt le rhéteur aux formes pédantesques nous criera sans-doute : *hic labor, hic opus est*. A cette prétentieuse exclamation nous ne répondrons qu'une chose, c'est que nous nous sommes bien chargés de montrer le but noble et généreux qu'il était, mais non d'y atteindre.

Nous n'avons voulu ni toucher à une théorie, ni entrer dans une discussion de détail. Celui-là, et ce lui-là seul, à notre avis, est artiste, qui sera fortement impressionné par la parole de l'auteur, qui se confondra corps et âme avec elle, douce ou terrible, infernale ou angélique. A cet homme, s'il manque quelque chose, il manquera bien peu, et cela, l'expérience seule pourra le lui donner. Nous ne l'avons pas, nous nous taisons. Seulement, et ici recommence notre droit de dire, rappelons à l'artiste qu'avant de s'identifier à son rôle il doit le comprendre. Ceci est trop souvent oublié. Comme tout ce qui paraît simple, cette vérité est plus qu'une autre négligée. Là cependant il y aurait une immense source de réflexions.

Je les tirerai toutes de la nature même du drame tels que nous l'ont fait le temps et les révolutions littéraires. Il peut aujourd'hui se diviser en drame historique et ce que nous appellerons drame de société, histoire aussi, mais histoire du temps présent comme

l'autre l'est du temps passé, tous deux grands de leçons pour l'avenir. Dans le premier cas, c'est donc chaque fois une épisode du grand livre, développé avec tous ses entourages que l'artiste devra rendre. Or, pour y parvenir, suffira-t-il de lire avec attention l'œuvre de l'auteur telle qu'il l'a faite ? De ce qu'il aura largement fouillé mémoires et chroniques, devra-t-il suivre que tout est fait pour l'acteur ? Ce n'est pas notre avis. Quelque bien tracé que soit un drame, à plus forte raison un caractère, il ne peut à lui seul, isolé, dénué de documens antérieurs, donner une juste idée de son époque. Et cependant, cette connaissance utile peut mener l'artiste à la parfaite identité des hommes qu'il représente. Certes, avouons que c'est chose au moins singulière d'aller déterrer dans de poudreux bouquins, les modes du moyen-âge ou celles des derniers règnes, et de ne pas daigner faire pour des mœurs, des manières, des cœurs d'hommes si différens des nôtres, ce que l'on fait pour leur costume. Donc, sans une étude réfléchie de l'histoire, le talent le plus dramatique n'aboutira qu'à se fausser ; la médiocrité deviendra ridicule.

Reste la seconde espèce de drame ; mais pour celle-là nous n'avons rien à ajouter. Même moyen de perfectionnement ; seulement des difficultés plus grandes, car ici il n'y a rien d'écrit ; point de peintures de mœurs toute faite, point de modèles tracés qu'on puisse retrouver tout prêts à l'heure de l'étude, mais le besoin impérieux d'une attention de chaque instant, d'une observation philosophique de la vue et du salon applicables à la scène.

Combien, maintenant, de ceux qui ont méprisé l'art, se sentent assez forts pour être artistes ? C'est une question facile à résoudre, je crois. Z.

POÉSIE.

Nous extrayons ce fragment du *Voyage en Orient*, de M. de Lamartine, un des plus magnifiques ouvrages de l'auteur des *Méditations*, tant par la richesse orientale du style que par la profondeur des pensées.

Il y a un morceau de poésie nationale dans la Calabre, que j'ai entendu chanter souvent aux femmes d'Amalfi en revenant de la fontaine. Je l'ai traduit autrefois en vers. C'est une femme qui parle :

LA VIEILLE FEMME.

Quand, assise à douze ans à l'angle du verger,
 Sous les citrons en fleurs ou les amandiers roses,
 Le souffle du printemps sortait de toutes choses,
 Et faisait sur mon cou mes boucles voltiger,
 Une voix me parlait si douce au fond de l'âme,
 Qu'un frisson de plaisir en courait sur ma peau ;
 Ce n'était pas le vent, la cloche, le pipeau,
 Ce n'était nulle voix d'enfant, d'homme ou de femme :



C'était vous ! c'était vous , ô mon ange gardien !
C'était vous dont le cœur déjà parlait au mien !

Quand plus tard mon fiancé venait de me quitter ,
Après des soirs d'amour au pied du sycomore ;
Quand son dernier baiser retentissait encore
Au cœur , qui sous sa main venait de palpiter ,
La même voix tintait long-temps à mes oreilles ,
Et sortant de mon cœur m'entretenait tout bas.
Ce n'était pas sa voix ni le bruit de ses pas ,
Ni l'écho des amans qui dansaient sous les treilles :

C'était vous ! c'était vous , ô mon ange gardien !
C'était vous dont le cœur parlait encore au mien !

Quand jeune et déjà mère autour de mon foyer
J'assemblais tous les biens que le Ciel nous prodigué ,
Qu'à ma porte un figuier laissait tomber sa figue
Aux mains de mes garçons qui les fesaient ployer ,
Une voix s'élevait de mon sein tendre et vague.
Ce n'était pas le chant du coq ou de l'oiseau ,
Ni des souffles d'enfans dormant dans leur berceau ,
Ni la voix des pêcheurs qui chantaient sur la vague :

C'était vous ! c'était vous , ô mon ange gardien !
C'était vous dont le cœur chantait avec le mien !

Maintenant je suis seule et vicille à cheveux blancs ,
Et le long des buissons abrités par la bise ,
Chauffant ma main ridée au foyer que j'attise ,
Je garde les chevreaux et les petits enfans ;
Cependant dans mon sein la voix intérieure
M'entretient , me console et me chante toujours :
Ce n'est plus cette voix du matin de mes jours ,
Ni l'amoureuse voix de celui que je pleure ;

Mais c'est vous ! oui , c'est vous , ô mon ange gardien !
Vous dont le cœur me reste et pleure avec le mien !

A. DE LAMARTINE.

— M. Bardez, commissaire de police, vient de faire la découverte de 115 montres et de plusieurs objets de grande valeur, en argenterie et en bijoux, volés à différentes personnes. Six montres ont été reconnues par M. Weibel, pour lui appartenir, et 109 pour être à un horloger d'Aubenas, où un vol de 114 montres a été commis en mars dernier.

— Girard, accusé d'avoir porté la main sur M. Chegaray, le samedi 8 avril, et participé aux désordres qui ont eu lieu sur la place St-Jean, a été condamné à 5 ans de prison.

— La quête faite par les dames du *Conseiller des femmes* s'élevait samedi à 2,000 francs; cette mission pleine de courage et de dévouement pour la cause de l'humanité, est aussi bien appréciée des Lyonnais, que noblement remplie par M^{me} Niboyet et ses dignes collègues.

Le général Aymar a remis 50 francs pour son offrande.

— M. Clermont, chef d'institution, reprendra son cours public et gratuit de *Calcul différentiel et intégral* aujourd'hui dimanche à 11 heures du matin, et le continuera à la même heure les jeudi et dimanche de chaque semaine.

— Le 26 avril dernier, en creusant sur la place de la Platière, le canal destiné à l'écoulement des eaux de la voie publique, les ouvriers ont trouvé, à deux pieds et demi de profondeur

un corps humain, dont la tête était parfaitement conservée, mais dont le surplus de la carcasse osseuse est aussitôt tombé en poussière

— On évalue à 300,600,000 le nombre de cartouches brûlées pendant nos six jours par la troupe. 2,200 boulets ou obus ont été lancés. 500,500 kilog. de poudre ont été employés en pétards et autres instrumens de guerre. Chaque pétard contenait environ 50 livres de poudre.

— La fête du roi n'a pas été célébrée cette année. Une revue seule a eu lieu dans laquelle on a procédé à la reconnaissance de plusieurs officiers, promus à de nouveaux grades.

— Un jeune sous-officier du 2^{me} régiment, vient d'être cassé à Besançon. C'est M. Petetin jeune, le frère du rédacteur en chef du *Précurseur*.

— Une ordonnance vient de redissoudre les gardes nationales de Lyon, Vaise, la Croix-Rousse et la Guillotière. Existait-elles?

— Le *Précurseur* donne le relevé suivant des pertes faites par l'armée pendant le combat des six jours :

Tués dans l'action, 55 hommes, officiers ou soldats.
Blessés, 258.

Morts des suites de leurs blessures, 36.

Le nombre des combattans populaires, selon le même journal, ne s'élevait au plus qu'à 5 ou 6 cents.

Le chiffre des personnes arrêtées serait de 6 à 7 cents, dont un certain nombre aurait été mis en liberté après le premier interrogatoire.

— M. Amédée de Roussillac, gérant du *Précurseur*, vient d'être arrêté. Pourquoi? On l'ignore.

— Le capitaine Pouget est mort des suites de sa blessure. C'est un brave de moins pour notre armée.

— Un lion et un tigre s'étant échappés de leur cage à Workswort, ont donné la mort à plusieurs personnes et à plusieurs animaux. Ce n'a été qu'en les blessant dangereusement qu'on a pu s'en rendre maître.

OMISSION.

Dans le morceau *la Mélancolie* (Voir le numéro du 1^{er} mai), il a été omis un vers, le deuxième des quatre derniers, qu'il faut rétablir ainsi :

— Seuls, ils comprendront bien cette vague tristesse
Ceux qui d'un long exil ont connu la détresse,
Et ne sauraient revoir, sans rêver au bonheur,
L'arbre du sol natal ou l'oiseau voyageur.

Les 5^{me} et 6^{me} livraisons de LYON vu DE FOURVIÈRES viennent de paraître chez tous les libraires et à l'imprimerie de L. Boitel. Les souscripteurs sont priés de les faire retirer.

SOMMAIRE DE CES DEUX LIVRAISONS :

La Prison de Roanne et l'abbé Perrin, .E. Favier.
Souvenirs de Lyon, Aug. Desportes.
L'île-Burbe, Stanislas Clerc.
Les Enseignes de Lyon, Jacques Arago,
Thomas et Ducis à Lyon, F. Z. Collombet.
Lyon au 15^{me} et 16^{me} siècle, Hypp. Leymarie.
Une heure de flancerie dans Lyon, V. Degowion,
Bayart à Lyon, A. de Terrebasse.